

Averara et réflexions personnelles

Nous étions allés visiter ce village étrange perdu dans les montagnes. Non autrefois où passaient par lui les longues caravanes qui devaient traverser les Alpes. Aussi en avait-on fait un point de chute et de départ, avec des commerces nombreux où l'on trafiquait les produits venus de la plaine par d'autres caravanes. Les constructions en conséquence s'étaient modifiées. On avait fait entre autre cette immense et magnifique bâtisse, possédée par plusieurs, sous laquelle courait la route sur près de cinquante mètres. Il y avait là, à l'abri, les pavés sur le sol mais avec deux longues bandes de pierre mises parallèles pour que les chars puissent mieux aller. Il y avait ces grosses poutres au plafond, devenues superbes avec le temps. Au-dessus étaient des chambres et des cuisines. On y vivait tandis qu'au-dessous une population laborieuse allait et venait. On entendait le bruit des chars quand l'on mangeait. Et ce grand bruit de roue à cercle sur la pierre ne se taisait qu'à la nuit. Les portes des maisons donnaient sur le passage couvert. On entrait et venait sans cesse. Il y avait des caves dont les portes donnaient elles aussi sur la ruelle, des arrière-cours où s'entassaient des marchandises. Et des couloirs, et des escaliers par lesquels on va aux étages qui sont eux aussi occupés. On voyait par place des voûtes, c'était magnifique, avec des inscriptions sur les crépis. En latin ou en italien, elles exprimaient la sagesse de l'époque. De beaux dessins de fantaisie les encadraient, mais le tout harmonieux et qui retient et qui fait ce que l'on appelle des chefs d'œuvres. Et plus encore la façade, immense, avec un crépi blanc, à l'extérieur du passage, avec ses multiples fenêtres que l'on a décorées sur leur pourtour, avec pour certaines aussi des grilles en fer forgé, du tout beau travail. Quelle merveille. C'était le luxe, la fortune, l'argent que l'on brasse, les grandes familles d'ici qui se sont enrichies, l'avenir. La solidité. L'éternité. Qu'on croyait.

Mais les grands axes routiers traversant les Alpes devaient se modifier, et ces quelques petits villages qui s'étaient développés, acquérant ainsi la richesse et la notoriété, allaient retomber dans l'ombre et végéter désormais pendant des siècles. Tel celui-ci. Alors les grandes familles furent moins aisées, et les partages successifs se chargèrent de détruire ce que le commerce n'enrichissait plus jour après jour, année après année, et cela pendant des siècles.

Nous étions allés mangé dans l'auberge la plus proche. Au milieu du repas je m'étais senti mal. Alors j'avais quitté la table pour m'en aller promener et tenter de retrouver par quelques pas rapides, un estomac ordinaire qui ne vous donnerait plus cette impression pénible qu'il y a un veau crevé dedans et qu'il ne passe ni ne passera jamais. J'avais marché dans le soleil. Sur le grand pont j'avais traversé la rivière. J'étais allé de l'autre côté du village où j'avais vu, sous le porche de l'église, une vierge étonnante que l'on avait mutilée, car qu'étaient-ce alors que ces petites encoches dans la peinture et la matière du

crépi que l'on avait faites d'un bout à l'autre de l'œuvre avec la pointe d'un outil, quels massacreurs, quelle méconnaissance du beau. Ça allait déjà mieux. Et là, en face de la grande et belle bâtisse que l'on voyait de l'autre côté du village, au-delà de la rivière, je m'étais couché dans l'herbe et je l'avais mieux regardée encore avec les jumelles que nous avions prises avec nous. J'auscultai ainsi chacune de ses fenêtres, chacun de ses dessins. Elle était véritablement belle. Aurais-je pu moi aussi en posséder une partie, l'habiter, ou sinon, y revenir quand le désir de retrouver la montagne m'aurait à nouveau possédé ? Etre d'ici, de ces quelques familles qui ont un nom, non pas forcément nobles, mais anciennes et commerçantes. Que l'on respecte encore. Qui ont un grand et large passé. Que l'on ne saurait mépriser. Des grands noms, auxquels chacun une fois ou l'autre dans sa vie a rêvé. On est aristocrate en devenir si on ne l'est pas en réalité. On veut se distinguer des autres. Mais non pour la simple gloriole, pour les qualités que cet état exige, en connaissances multiples et variées, en culture, en sensibilité, en désir sans cesse de s'élever vers le bien et le beau, et non pas voler sa vie durant au ras du sol sans jamais relever la tête, et sans savoir surtout qu'il existe autre chose de plus grand que ce que l'on vit.

Je rêvai à cela. Et je sus aussi que j'étais bien en cette heure prise en dehors de notre ordinaire. Heureux. Tandis que je l'étais si peu en d'autres lieux. Pourquoi ? Je l'avais déjà compris peu à peu, rien ne se révélait soudain en cette journée, c'était le temps qui ne me permettait pas de l'être. Simplement le temps. Que je triturais dans tous les sens, que je ne savais pas appréhender. J'avais en fait cette maladie étrange qui veut que tu te poses sans cesse des questions liées au temps à la place de simplement vivre. Je me disais ainsi : quel fut le temps le plus heureux de ma vie ? Etait-ce le passé, le proche, ou plutôt un autrefois lointain tandis que j'étais encore enfant ? Qu'est-ce que je voudrais revivre de ma vie ? Et il m'apparaissait toujours que rien d'elle ne méritait d'être revisité une seconde fois. Tout avait été trouble et méprisable. Même les temps heureux, quand je les regardais ainsi après coup, ne m'apparaissaient pas dignes d'être revécus, parce qu'hélas je le savais, et je le savais à en être malade, que ceux-ci seraient automatiquement suivis d'instant moins heureux. Et ceux-là me faisaient horreur. Et je ne voulais pas m'en souvenir. C'était des taches en ma vie, des égarements effroyables. Je n'aurais voulu que d'une vie heureuse, sans épreuve aucune, sans meurtrissures d'aucune sorte, impeccable d'un bout à l'autre. Mais ce qui m'effrayait le plus encore, en une vie, c'était la perspective que des épreuves, si on en laissait certes derrière, et tant mieux, il y en aurait plus encore devant. Ainsi pour moi j'étais heureux aujourd'hui à regarder ce beau paysage, cette magnifique bâtisse et même à croire la posséder, et en même temps je souffrais déjà de ce futur proche ou lointain, qu'importe, où je connaîtrais je ne sais quelles nouvelles et presque définitives humiliations. Et toutes celles-ci de ma vie alors s'additionnaient pour faire un bloc si lourd qu'il m'écrasait. C'était atroce, ce que je ressentais, cette impossibilité à relativiser, à prendre au fur et à mesure ce qui vient, sans en garder forcément le souvenir. A

sourire. A rire. A vouloir être heureux, à tout prix. Et pourtant je le savais avec force, rien dans mes conditions actuelles n'était susceptible de me créer des angoisses dont je ne pourrais pas venir à bout. J'étais non pas seul, mais accompagné, encadré même. Et avec ces autres de ma famille, on se chipotait, on s'agonisait, d'accord, le tableau n'est jamais idyllique, mais on riait quand même. On était toujours en désaccord, mais simplement pour la forme, parce qu'il faut mettre un peu de piment dans les conversations. L'angoisse était ailleurs. Etais-je donc seul même que j'étais parmi les autres ? Et ces pensées, triturées en tous sens, et cette notion malade voir maléfique du temps, tout ça m'emportait sans cesse pour ne plus désormais me laisser tranquille. J'étais à coup sûr un malade du temps, plus qu'aucun autre. Et c'était là un problème que je n'arrivais pas à résoudre. Ainsi des fois je me disais : et si j'étais mort, aurais-je résolu le problème du temps ? C'est vrai, alors il n'y aurait plus eu ni passé ni présent ni avenir. Tout en un. L'infini. Ou le néant. A choix. Mais plus ce dilemme entre le passé et le futur avec un présent que l'on n'arrive pas à appréhender vraiment à cause de ces deux autres composantes du temps que l'on ne s'explique pas.

J'aurais du me saouler pour oublier, j'aurais du courir jusqu'à me faire péter la cage, au moins la souffrance, parfois, elle est supérieure à la pensée pure, elle est au-delà de toutes les humiliations, bien plus loin aussi que toutes ces choses que l'on rate dans une vie. Souffrir, physiquement il s'entend, encore ce qui fait le moins mal dans le souvenir. Mais étais-je fou de raisonner ainsi, tandis qu'ils étaient si nombreux à connaître la vraie souffrance et qu'ils ne pouvaient rien ressortir de leur état. Au contraire, ils étaient plus malheureux encore et à plaindre et avec pas un pour les envier, sauf moi qui me perdais dans des transes sans fondement véritable. Fou. Aime plutôt, oublie le passé, jouit du présent. Regarde le soleil. Respire-moi ce bon air de la montagne. Regarde ce petit village avec cette maison si belle. Tant pis pour demain en somme. La vie, la seule qui soit digne d'être vécue, c'est aujourd'hui, c'est maintenant, tandis que tu es là, couché dans l'herbe et que tu regarde cette maison, et que tu te crois toi aussi on ne sait quel grand seigneur honoré du respect des autres et avec surtout cette connaissance du monde et des choses que toi tu n'as pas, geignard et éternel inculte.

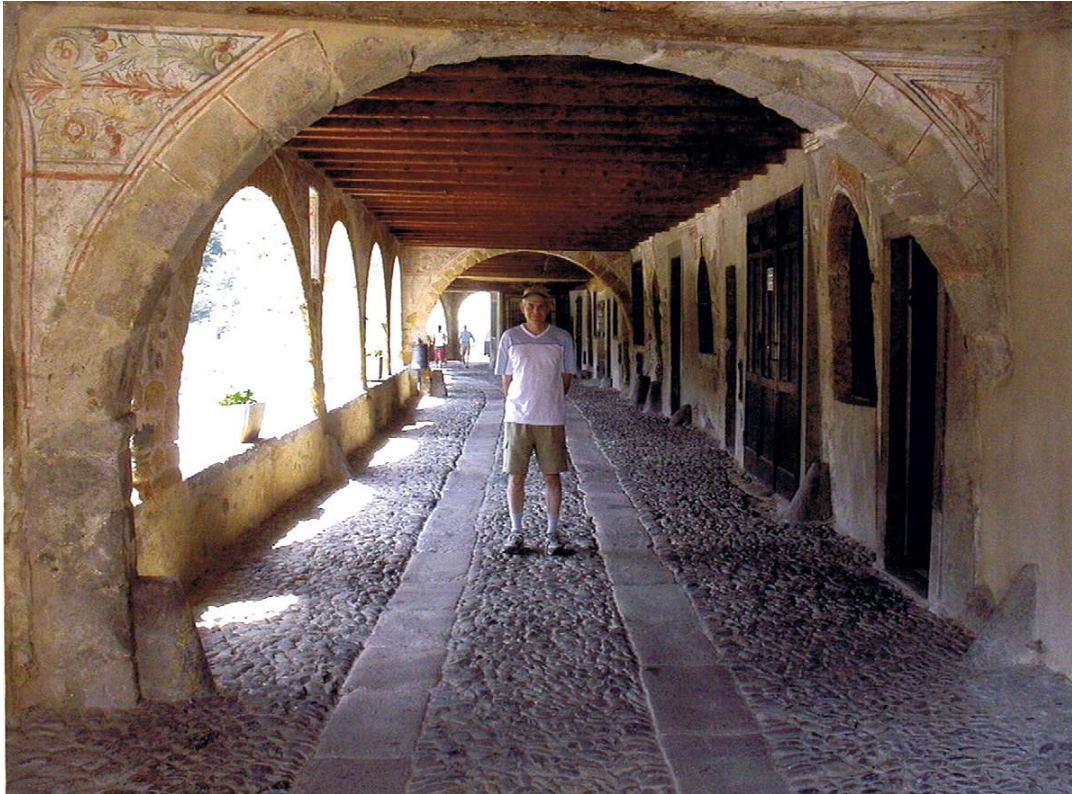
Plus tard nous retournâmes là-bas, car nous ne pouvions nous détacher de cette longue maison au-dessous envoûtant. Beau, riche du passage de vingt générations d'hommes autrefois, quand ici c'était la grandeur du village. Tiens, lui aussi, comme moi, ne souffrit-il pas du temps, et ne comprit-il pas un jour ce qui lui était arrivé ? Si grand, si animé, et maintenant déserté ou presque, n'étaient-ce ces voitures toujours trop nombreuses qui heureusement ne passaient qu'en contrebas de la belle bâtisse, l'ayant depuis longtemps délaissée. Mais pour aller où, vers quel autre mirage ?

Cahier photographique



L'extérieur du complexe commerçant d'Averara, absolument sublime, et ci-dessous l'intérieur par lequel passait l'ancienne route commerciale de la vallée.





Tout avait été construit avec goût et intelligence. L'art n'était pas oublié qui pouvait orner les voûtes ou les murs. Exemple précieux de la conjonction parfaite de l'art et du commerce.



Fresque extérieure d'une chapelle située de l'autre côté de la rivière. Le martelage en vue d'y apposer assurément un nouveau crépi, l'a malheureusement dégradée.



Revenant au passage vu ci-dessus, on pouvait s'asseoir et tailler le bout de gras sur les murs bordant la chaussée.

